

Lettres québécoises

La revue de l'actualité littéraire



Il est des livres comme de l'aventure

Rober Racine, *Le dictionnaire suivi de La musique des mots*, Montréal, l'Hexagone, 1998, 224 p.

Carole Massé, *L'ennemi*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 102 p.

Claude Péloquin, *Le flambant nu*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1998, 128 p.

Yvon Paré

Numéro 94, été 1999

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/37615ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (imprimé)

1923-239X (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Paré, Y. (1999). Compte rendu de [Il est des livres comme de l'aventure / Rober Racine, *Le dictionnaire suivi de La musique des mots*, Montréal, l'Hexagone, 1998, 224 p. / Carole Massé, *L'ennemi*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 102 p. / Claude Péloquin, *Le flambant nu*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1998, 128 p.] *Lettres québécoises*, (94), 29–30.

Tous droits réservés © Productions Valmont, 1999

Cet article est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

<https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/>

The logo for 'Érudit' features the word 'Érudit' in a bold, red, sans-serif font.

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

<https://www.erudit.org/fr/>

Rober Racine, *Le dictionnaire suivi de La musique des mots*, Montréal, l'Hexagone, 1998, 224 p., 24,95 \$.
Carole Massé, *L'ennemi*, Montréal, Les Herbes rouges, 1998, 102 p., 14,95 \$.
Claude Péloquin, *Le flambant nu*, Montréal/Arles, Leméac/Actes Sud, 1998, 128 p., 18,95 \$.



Il en est des livres comme de l'aventure

Il en est des livres comme de l'aventure et des voyages.
Certains offrent un univers fabuleux quand d'autres nous donnent
l'impression d'avoir raté l'avion.

RÉCIT
Yvon Paré

L'AVENTURE DE ROBER RACINE DÉPASSE L'ENTENDEMENT. Imaginez un homme qui, pendant des années, découpe les mots du dictionnaire. Après, il colle chaque définition sur un carton et y ajoute un bâtonnet. Rober Racine a répété le geste 55 000 fois. Un acte de patience, une obsession qui tient de l'ascétisme ou de la folie, on ne saurait dire. Surtout, une entreprise particulièrement envoûtante.

Rêvons encore ! Imaginons un parc, le Jardin botanique de Montréal ou encore les Jardins de Métis. Vous voyez les petites pancartes bleues avec un mot, sa définition, un arrangement floral et des couleurs qui harmonisent le tout. Bien sûr, il y a un ordre précis avec la section des « A » et des « B ». Il en est ainsi jusqu'à épuisement des mots de la langue française.

Le visiteur circule dans le « Parc de la langue française », emprunte les allées, s'arrête, médite devant un mot, repart et devient ainsi le voyageur qui se meut à l'intérieur de la langue française et des mots. « Faire du dictionnaire un lieu géographique où la lecture de chacun devient un parcours. » (p. 21)

Rober Racine a rêvé ce parc et il l'a conçu avec la patience d'un moine qui, autrefois, recopiait des textes sa vie durant. Cette ascèse l'a amené aussi à se pencher sur les pages et à réfléchir sur le rapport qui lie le lecteur et le mot. « J'ai voulu mettre un peu de lumière dans cette grande illusion qu'est le dictionnaire. » (p. 30)

Ce mot, qui se laisse apprivoiser par un regard qui s'attarde, crée un lien magique. Un jeu naît entre la page recouverte de signes et le lecteur. Rober Racine a imaginé les « pages-miroirs ». Une page qu'il perfore et qu'il place devant un miroir pour que se concrétise l'acte de la lecture, l'échange entre le mot et l'humain qui s'approche, s'arrête, s'éloigne et revient. Le visiteur finira par se lire dans un mot ou dans cette page. Racine nous permet de nous glisser à l'intérieur même des signes avec

ces interstices. La page perd de son opacité et devient un contenant physique en trois dimensions. Qui est le lecteur alors et le sujet ? La réflexion s'amorce.

Rober Racine aurait pu s'arrêter là. Il a caressé les mots, les a apprivoisés comme des perles rares. Il les a associés à d'autres mots pour créer les « phrases harmoniques ». Cela donne des traits qui interpellent. Nous sommes devant une sentence, des proverbes peut-être qui prennent un sens singulier et débouchent sur une autre signification. Nous effleurons la poésie pure. « Une ombre sur Dieu. / Un miroir plein de vent. » (p. 59)

Et il y a eu l'illumination. La langue est avant tout trame sonore. Il suffisait de bien regarder les mots pour débusquer les notes qui s'y dissimulent. Dans soleil, il y a la note *sol*, dans dorure, il y a un *do*. Il n'en fallait pas plus pour que Rober Racine parte à la recherche de cette « petite musique » qui se niche dans les mots. Systématiquement, il « notera » les mots du dictionnaire. Une autre entreprise gigantesque qui lui permettra de conclure que la langue française est en *la*. Oui, c'est la note qui revient le plus souvent dans le jardin des mots. Il lui restera à interpréter la langue française au piano. C'est maintenant chose faite avec cette partition et le disque qui complètent cet ouvrage.

Lire le dictionnaire dans cette perspective musicale, c'est parcourir un vaste continent où brillent quelques feux de joie dans la nuit. Le mot est un campement, la note de musique, son feu, sa chaleur, sa lumière. (p. 186)

Écouter la langue française devient alors une expérience envoûtante ! On croit entendre une incantation qui vient d'on ne sait où, peut-être même du son originel qui a donné naissance au mot.

Rober Racine a réalisé l'impossible. Il est de ces fous qui, par l'envergure de leurs projets, nous font penser aux bâtisseurs de cathédrales du Moyen Âge. Il est de la trempe de cet autre beau rêveur qu'est Jean-Jules Soucy. Son *Monument-art de l'an 2000*, un projet de pyramide en voie de réalisation à La Baie, au Saguenay, est de cet ordre. Soucy comme Racine réussissent à créer des sanctuaires qui échappent au temps. C'est rassurant dans un monde où l'éphémère et le jetable règnent.



Rober
Racine

La peur en soi

Carole Massé nous plonge dans un univers intime. Comme si le monde se chiffonnait et devenait un trou noir qui avale la matière. Sa « page-miroir » nous fige. Peut-être que nous nous sommes jetés dans un piège. L'univers se rétrécit dans ce court récit où une femme, près de son amant alité, plonge en soi et nous dévoile son enfer. L'ennemi la traque du plus loin qu'elle se souvienne, un ennemi qui était là avant et qui sera aussi après. Une introspection qui nous ramène à l'enfance, à ce jeu de cache-cache qui est devenu la vie. Les poursuites et les cachettes qu'aiment tant les petits garçons et les petites filles ne prendront jamais fin. Le récit de Carole Massé tourne rapidement à l'obsession.

La narratrice, tout en montant la garde, vit l'innommable. Sa vie est faite de fuites et de poursuites, de larmes et d'étouffements, de peurs et de rages. Rien n'est dit, rien n'est formulé. Qui est l'ennemi ? Parfois, on pourrait croire

qu'il s'agit d'un homme. Il est surtout la mort qui colle à ceux et celles qui font le métier de vivre. C'est la nuit qui s'amuse avec des enfants, la lumière au coin d'une fenêtre qui fait osciller un rideau. Qu'importe les étourdissements et les ivresses, l'ennemi est là. Il y a bien l'amour, mais la mort est installée et progresse à chaque battement du cœur.

Avec la narratrice, nous sommes cloués dans une chambre, le souffle court, la sueur au front. L'ennemi vient, il tourne le bouton de la porte. Nous sommes prisonniers d'une toile d'araignée.

On ne perd pas son âme, son souffle ou son esprit en mourant, on perd son sang. Tout sang répandu, ne fût-ce que de quelques gouttes, nous marque du sceau de la perte : exister, dépossédé de la mer originelle qui nous baigne. (p. 42)

Tant qu'il y a la vie, il y a la mort. L'Ennemi, est-ce la vie ou la mort ? On peut choisir, à chacun de formuler sa réponse. Introspection intercalée entre un prologue et un épilogue qui ne sont pas sans rappeler la naissance et la fin, une vie plus simplement ou... un récit. Carole Massé

questionne, dérange et demeure très exigeante envers elle et son lecteur. Le voyage continue même s'il est angoissant et épuisant. Peut-être que la lutte vaut la peine malgré la douleur.

Mon corps naît au bout des doigts de mon amant. Je suis en exil maintenant et rebrousser chemin est impossible. Je veux m'approcher le plus près de son souffle sans perdre ma propre respiration. Tenir en équilibre sur la frontière entre nos deux corps et m'évanouir dans le plaisir sans rien emprisonner que le vide. (p. 63)



Carole Massé

Et les histoires vraies...

Claude Pélouquin a connu la célébrité au Québec avec une phrase. On se souvient de la murale du Grand Théâtre de Québec et de la controverse. Un poème-affiche, une phrase comme un soufflet. L'œuvre poétique réduite à sa plus simple expression, une grenade jetée dans la foule et qui explose. Il y a eu aussi ces textes qu'il a écrits pour Charlebois. Un poète, un personnage connu surtout par ses apparitions publiques.

Dans *Le flambant nu*, Claude Pélouquin entreprend de jeter un regard sur sa vie dans un semblant d'autobiographie. « Des histoires vraies », prend-il la peine de préciser. Soyons francs ! Il n'a rien des conteurs d'autrefois qui nous prévenaient que tout ce qu'ils allaient dire serait pure vérité.

L'entreprise de Pélouquin aurait pu être intéressante pourtant. L'auteur a côtoyé Charlebois à ses débuts et Jordi Bonnet. C'est toute une époque qui se profile derrière ces pages où la faune artistique se rencontrait à *La casa Pedro* de Montréal pour délirer et inventer le Québec moderne. C'était le temps du FLQ et des poètes. Pélouquin aurait pu nous présenter un homme méconnu et un certain Québec puisqu'il a choisi l'exil très tôt.

Rien de cela. Pélouquin se complait dans le trivial, l'anecdotique et les bobards. Tout juste des propos d'ivrogne qui se vautre dans ses faits d'armes. Jamais l'écriture ne lève pour atteindre un mode réflexif ou méditatif. Tout à fait sans intérêt cette énumération de folies « houblonnesques » qui ne débouchent que sur des rires gras.

Pélouquin peut pavaner, prêcher l'amour à trois, se remémorer ses cuites, ses « baisers merdiques », ses voyages en taxi à La Tuque, rien n'accroche. Il reste désespérément superficiel et ses confessions sont de l'ordre du verbiage. Même les moments les plus attendrissants, ceux où il effleure son père et sa mère, sont gâchés par ce besoin d'épater la galerie. Les beuveries de Pélouquin ne laisseront de traces que dans la mémoire de certains ivrognes aux foies ravagés. « J'adore le cirque. Je crois même que j'en fais partie quelque part au monde dans une vie parallèle. » (p. 66)

Tout est dit. Le verre est vide. Une écriture quelconque, un propos échevelé et un narrateur qui se perd dans les échos de son miroir. Leméac/Actes Sud ont habitué les lecteurs à plus de rigueur et de pertinence.



CAROLE MASSÉ
L'ENNEMI
LES HERBES ROUGES / RÉCIT



MARC
VEILLEUX
IMPRIMEUR INC.

1340, rue Gay-Lussac, section 4, Boucherville, Qc J4B 7G4
Tél.: (514) 449-5818 • Fax: (514) 449-2140